

continuaient à faire défaut, et j'avais la perspective de passer plusieurs mois dans une triste et ennuyeuse attente à l'un des ports susmentionnés. Mexico ! Mexico ! ce nom tintait sans cesse à mes oreilles, et j'avais des visions magiques. Qui pouvait m'empêcher d'y aller et d'y demeurer caché jusque après le départ de la troupe pour la Martinique ? Alors je me présenterais hardiment à la légation française, où ma qualité d'exception unique ne pouvait manquer de me valoir un traitement exceptionnel ; je ferais régulariser ma position de manière à pouvoir demeurer dans le pays ou, au pis aller, j'obtiendrais un passe-port pour les États-Unis. Sur ces calculs de probabilités, je me laissai aller à un désir bien naturel, et mon voyage à Mexico fut chose arrêtée.

Le 22, je fis mes visites d'adieu ; le lendemain, dans la matinée, je pris congé d'une famille qui m'était devenue chère, et, montant à cheval, je m'éloignai le cœur gros de cette oasis où ma bonne étoile m'avait conduit comme pour me récompenser de tous les maux passés et à venir. Quitter ceux que l'on aime est toujours une dure nécessité, et, si la raison ne venait sagement tempérer le sentiment, voyager serait le plus cruel de tous les supplices, tandis que c'est au contraire le plus sain de tous les exercices. Non-seulement il y a profit pour le corps et l'intelligence, mais encore pour le cœur ; il apprend que le nombre des gens dignes d'être aimés est plus grand qu'on ne le croit sur ce pauvre globe dont on a tant médité, au sein de cette pauvre humanité que l'on a tant calomniée ; il apprend à aimer de loin, excellente recette pour aimer beaucoup, excellent préservatif contre le chauvinisme, ce sauvage besoin de détester tout ce qui ne nous touche pas immédiatement. Voyager développe la faculté d'aimer.



CHAPITRE X.

Le désert et les regrets. — Costume et harnais mexicains. — Zapotlanejo. — Un couple de moines. — Un domestique d'occasion et un cheval *campero*. — Tepatitlan. — Les *chinchas*. — Le *cerrito*. — San-Miguel. — Don Blas Roblero. — Chevaux de *sobrepaso*. — Combats de coqs. — Un *abrazo*.

23 janvier. — Je traversai San-Pedro ; on n'y voyait plus ni soldats ni prisonniers, et tout était bien calme au tour du lieu où nous avons été enfermés. Quatre lieues plus loin, je passai le rio Santiago sur un beau pont de pierre d'un grand développement, orné de pyramides, d'obélisques et de niches ; le lit du fleuve est très-large en cet endroit, mais il est peu profond, surtout à cette époque de l'année.

Au delà des collines qui le bordent, j'entre dans une belle vallée et suis frappé de la physionomie nouvelle qu'a prise le pays depuis cinq mois. Les pluies sont terminées, la moisson est faite, le sol est nu, et ce parage, renommé pour sa fertilité, a l'air d'une terre stérile. La verdure des buissons a jauni sous les feux du soleil, il n'y a plus de nuages au ciel, plus d'*atascaaderos* sur la route, mais, en revanche, des flots d'une poussière tellement fine qu'elle semble échapper aux lois de la pesanteur ; soulevée par le pied des animaux, elle demeure en suspension dans l'air comme une vapeur. Les habitations sont rares et perdues dans la distance au pied de montagnes rousses et hardies.

A mesure que j'avais dans cette solitude agreste, m'éloignant d'une ville d'où je n'étais sorti qu'au prix d'un déchirement, je sentais un trouble indéfinissable

s'emparer de moi. J'étais heureux et malheureux à la fois. Une lutte s'établit dans mon cœur entre la tristesse que j'emporte et l'enivrement qui m'envahit peu à peu. Ce vide qu'une séparation douloureuse crée autour de l'homme s'élargit pour moi jusqu'aux limites de l'horizon, mais il se peuple en même temps de sentiments nouveaux; une joie étrange, tressaillement des sens que le voyageur connaît seul, menace d'étouffer la tristesse, de la réduire aux proportions d'un doux regret, métamorphose qui s'opère dans une confusion inexprimable. C'est une oscillation constante, un va-et-vient qui porte au cerveau. Au comble de l'exaltation, une sorte de remords vient me prendre à la gorge, froisse de son aile noire mon cœur où saigne une plaie, un nuage passe devant mes yeux, je retombe dans un abîme creusé en quelques heures et qui a déjà la profondeur d'un passé. Puis le nuage se déchire à quelque frange de mon ardente monture, la réalité du présent me frappe, m'absorbe et me transporte : au milieu de ce paysage sévère et grandiose, il me semble que je m'enfoncé dans le désert.

Pourquoi le cœur se dilate-t-il au désert? pourquoi se sent-on heureux et fier de vivre? C'est que l'organisme entier s'y retrempe dans une atmosphère riche, libre et pure; c'est que là, plus que partout ailleurs, on est en communication directe avec la nature, dont la vie se révèle alors dans son étrange complexité à l'observateur le moins attentif. Seul, en face de quelque beauté secrète de cette reine mère, il semble que l'on ne puisse manquer d'attirer son attention. Si ce n'est pas pour vous seul que le soleil éclaire, que le vent souffle, que la source jaillit, du moins ce rayon qui tombe sur la solitude, ce souffle caressant qui y cherchait en vain un homme, cette eau murmurante où se désaltérait l'animal peu soucieux de la bénir, et le palmier et la fleur qui se

balançait mélancoliquement à la brise, prodiguant en vain, l'un son ombre, l'autre son parfum, toutes ces merveilles sans témoins doivent tressaillir de joie au bruit des pas du roi de cet univers, comme à la venue d'un nouvel Adam, et s'apprêter à lui faire fête en reconnaissance de son admiration. Car la nature a des coquetteries infinies et irrésistibles; pour qu'elle n'en eût pas, il faudrait que l'homme ne fût qu'un parasite odieux sur ses flancs, et que le travail incessant de l'humanité fût un combat de vie ou de mort avec elle.

L'homme est fait pour vivre avec les hommes et ne peut sans péril se soustraire à cette loi; mais, de même qu'il partage son temps entre le sommeil et la veille, l'activité et le repos, peut-être devrait-il le partager entre les champs et la ville. Tous ceux qui le peuvent le font instinctivement, et ils ont raison. Peut-être s'apercevra-t-on un jour que l'atmosphère des villes, trop riche en principes intellectuels aux dépens des principes organiques, celle des champs, trop pauvre au contraire des premiers, sont, au long aller, d'un séjour également malsain. Peut-être s'apercevra-t-on un jour qu'il n'est pas bon de mourir en ville, au milieu de ces pierres qui parlent sans cesse de sépulcre à l'œil du valétudinaire. Les Indiens d'Amérique attendent cette dernière péripétie de l'existence étendus tout le jour devant la porte de leur wigwam. Mourir dans un chaud rayon de soleil, au murmure d'une eau courante, près d'un chêne majestueux qui a vu passer des générations et en attend d'autres, avec une montagne altière pour horizon, s'éteindre ainsi au milieu de l'activité éternelle, ce n'est plus mourir mais se fondre dans la vie; c'est un rêve d'or en face des froids et désespérants mystères d'une alcôve fermée.

Vivre en ville est indispensable au développement du cerveau, vivre aux champs est indispensable à l'hygiène

générale. La lutte est rude au sein de ces ruchers humains pour qui ne consent pas à végéter sur place, comme un rosier maladif sur la fenêtre d'une mansarde, avec la maigre part d'humus, d'eau, d'air et de soleil que les circonstances lui auront faite. Dans cette lutte, le cerveau s'épuise par la surexcitation, les forces s'usent et, à mesure qu'elles s'en vont, les difficultés grandissent, montent, s'accumulent. Heureux qui peut aller calmer sa fièvre dans la contemplation d'une belle nature. Ce sentiment vivifiant est pour lui ce qu'est pour le fer rouge le bain de la cémentation. Les cajoleries du grand tout lui rendent, avec l'élasticité de la pensée, la conscience de sa force, de sa valeur, de sa dignité; homme il se retrouve, mais homme nouveau. A l'époque actuelle, période critique d'un siècle critique, nous nous surmenons tous par la pensée, nous ne voyageons pas assez et pas assez loin.

Voyager est une si belle chose! Il n'est pas de jouissance sur laquelle il soit plus difficile de se blaser, parce qu'il n'en est pas d'aussi variée : l'immortalité suffirait à peine à un voyageur pour cesser de voir du nouveau sur notre chétive planète. Depuis que je m'étais embarqué jadis à Pauillac sur Gironde, passager délicat d'une dunette confortable, j'en étais à la vingtième phase de ma vie aventureuse; depuis mon départ de San-Francisco c'était la troisième que je voyais s'ouvrir. La première, la vie du marin commensal de *la Belle*, s'était terminée à Guaymas; la seconde, la vie du militaire prisonnier, promené tumultueusement de brigade en brigade, s'était terminée à l'hospice de Belen; maintenant, libre et seul, muni d'un passe-port en règle et monté comme un saint Georges, j'abordais une nouvelle existence. J'avais déjà voyagé dans ces conditions, mais dans un autre milieu, et que de choses sont changées autour de moi! Je suis au Mexique et je suis Mexicain,

je parle la langue et porte le costume du pays, je suis mon maître, je suis heureux!

J'ai déjà parlé du costume : chapeau *jarano* aux vastes rebords galonnés, à *toquilla* volumineuse, veste ronde et sarape, voilà le fond. En qualité de cavalier je porte les *chaparreras*, sorte de pantalons ou plutôt de jambières de peau garnie de son poil, boutonnées sur le côté et montant, par devant seulement, jusqu'à la taille pour s'y fixer au moyen d'un ceinturon; les plus communes sont en peau de veau à boutons de cuivre; les plus riches, celles des élégants citadins, en peau d'ocelot à boutons d'argent ou d'or. Cette armure, qui est un perfectionnement des *armas de agua*, sert surtout, ainsi que l'indique son nom, à protéger les jambes dans les fourrés épineux des *chaparrales*.

A l'arçon de ma selle est fixé un sabre de cavalerie, l'arme la plus en usage dans ce pays et que les militaires seuls portent au côté. Enfin le harnachement de ma bête est strictement national aussi.

Le harnais mexicain rappelle celui de l'Arabe avec plus d'élégance et de fini. La selle est sans contredit admirable, et je n'en connais pas qui la surpassent ni en commodité ni en grâce. Quoique lourde, inévitablement, pour pouvoir résister aux terribles secousses auxquelles on la soumet, elle est admirablement conçue pour ne pas blesser l'animal. Le pommeau à tête de champignon est très-élevé, beaucoup plus que le troussequin, de manière à laisser le garrot entièrement libre tout en le protégeant. La sangle dépend de l'arçon de devant, ainsi que cela doit être, puisque c'est au pommeau que s'attache le lazo quand on s'en sert, et que c'est cette partie qui supporte les plus grands efforts. L'étrivière, au contraire, pend au milieu. Cette disposition, qui ramène le cavalier aux principes de notre ancienne équitation, est indispensable pour des gens qui se livrent sur leurs chevaux à

des exercices aussi violents et aussi excentriques ; elle leur permet surtout de se rejeter en toute confiance en arrière sans s'exposer à perdre l'équilibre ; arc-bouté sur les étriers, le corps ne chute pas, il plie, et son élasticité le redresse tout naturellement. La sangle n'est point un tissu, mais une simple réunion de cordelettes disposées parallèlement et ne blessant jamais le cheval. Les boucles sont chose à peu près inconnue dans cette sellerie, des anneaux de fer et des lanières de cuir y suppléent.

La bride est simple et légère ; elle n'a le plus souvent qu'une simple gorgerette, rarement de muserolle et jamais de frontail, mais deux ouvertures longitudinales dans le haut de la têtière servent à passer les oreilles. Cette têtière est souvent garnie de bouffettes de cuir et d'ornements d'argent placés, non sur les tempes, mais sur les joues et près du mors. Le mors est celui des Arabes ; un anneau fixé au sommet de la porte, au milieu de l'embouchure, prend la mâchoire inférieure et sert de gourmette ; les branches, longues et recourbées, offrent un levier puissant. L'action de cet engin est irrésistible. L'éperon est formidable ; lourd et massif, il se termine par une molette de dix à quinze centimètres de diamètre.

Ces moyens coercitifs se retrouvent chez tous les peuples hippiques et l'on aurait grand tort, à mon avis, de les considérer comme un reliquat de barbarie ; il existe à cet égard une contradiction flagrante dans notre civilisation dont le cheval a fort à se plaindre, en vérité. Dans toute l'Amérique, du nord au sud, le cheval est bien traité. Ce monstrueux éperon, habituellement émoussé du reste, ne le touche jamais que lorsqu'on veut obtenir de lui tout ce qu'il peut donner d'effort dans un cas extrême, ou bien lorsque, par caprice, il demeure sourd à toute autre sollicitation. L'action du mors est réservée pour

les mêmes cas. Hors de là, la simple pression de la bride sur le cou, celle de la jambe sur le flanc servent à le diriger. Au Pérou, le cavalier n'a qu'à écarter brusquement les jambes pour que le cheval prenne le galop, une certaine compression du genou le calme ; dans la plupart des autres colonies espagnoles, un simple mouvement du corps en avant ou en arrière est considéré par lui comme une invitation à partir ou à s'arrêter. Aux États-Unis, où l'on adopte volontiers les mors puissants, on ne voit guère maltraiter les animaux. Nulle part, du reste, là où le cheval est ainsi bridé, on ne voit, comme en Europe, des cavaliers à la merci de leur monture dont la bouche s'est échauffée, lui scier impitoyablement les barres ou les lui briser brutalement par des coups secs ; et cela à la barbe de la loi Grammont qui ne peut, après tout, empêcher un homme de se rendre maître de sa bête, sur laquelle retombent ainsi les conséquences de l'inefficacité du mors. Ces scènes, trop fréquentes chez nous, font regretter le mors mexicain et maudire ces stupides inventions d'une humanité puérilement entendue, dont l'homme est quelquefois la victime et dont l'animal est toujours la dupe.

Aussi le nombre des chevaux vicieux est-il effrayant et augmente-t-il toujours en Europe, car le cheval est un être trop intelligent pour que la brutalité ne le vicie pas. Notre cheval, malheureusement, est un esclave ; ailleurs, en Afrique, en Amérique, c'est un serviteur. L'absence de lien moral, de sympathie, d'intimité entre lui et son maître est la première cause de son insubordination. Son vrai maître, ici, c'est le palefrenier qui le panse, le nourrit, l'abreuve, lui parle, et non l'homme auquel on le conduit de temps en temps sellé et bridé, et qui s'impose à lui du droit de la cravache, de l'éperon et d'un mors trop faible pour n'être pas cruel. A ces causes, je ne crois pas que l'affaiblissement des moyens

de répression de l'homme vis-à-vis de l'animal soit un progrès.

Je fis halte ce jour-là à Zapotlanejo, à dix lieues environ de Guadalajara; c'était assez pour une première étape. Zapotlanejo est situé au pied des montagnes et sur leur déclivité; l'eau y est abondante, aussi la verdure fraîche et touffue de ses jardins repose-t-elle l'œil. Ce pueblo se trouve dans l'État d'Agua-Calientes détaché, ainsi que je l'ai dit, de l'intendance de Jalisco ou Nouvelle-Galice. C'est un des plus petits de la confédération, et cependant il est plus grand que la Belgique; il a environ 32000 kil. carrés.

Je mis pied à terre dans la cour d'un *meson* d'assez bonne apparence. L'hôte arrive; il est mal mis et peu avenant. Il porte un trousseau de clefs monstrueuses et, après plusieurs essais infructueux, il en trouve une qui ouvre la porte de la chambre qu'il me destine. Au fond du *patio* il me montre l'entrée du *corral* et des écuries, m'annonce qu'il ne vend pas de fourrage, et s'en va.

Le *cuarto*, la chambre, est inévitablement une vaste pièce aux murailles blanchies à la chaux, sans fenêtres le plus souvent; les vantaux de la porte, trop courts d'ordinaire et retenus ensemble par le pêne de la serrure seulement, ont un jeu fantaisiste et laissent passer suffisamment d'air: s'il faisait froid on en aurait trop. Dans un coin, un lit de camp en bois ou en maçonnerie; les plus meublées contiennent en outre une table et un banc. C'est là, avec une mince chandelle de suif d'un *tlaco*, sans chandelier, et une écurie à râteliers vides, tout ce que le *mesonero* mexicain, qui loge à pied et à cheval comme l'aubergiste du bon vieux temps, se croit obligé de fournir au voyageur, auquel il laisse le soin de sa bête; après l'avoir mis en possession de son domaine, il n'a plus à s'occuper de lui jusqu'à l'heure où il lui ouvrira la porte extérieure le lendemain matin et

recevra son dû. En échange de cette fastueuse hospitalité, il perçoit deux réaux par nuit, prix universellement consacré par l'usage. La *fonda*, le restaurant, est toujours une affaire à part, même quand elle se trouve, ainsi que cela arrive, dans l'enceinte même du *meson*.

Celui de Zapotlanejo avait pour annexe un cabaret avec un billard. Le bruit des billes fêlées et des queues sans procédé ayant frappé mes oreilles, je m'y rendis et trouvai deux jeunes carmes en belle humeur,

Garçons carrés, garçons courus des filles,

abattant des quilles par-dessus le marché, car la partie espagnole se joue avec de petites quilles placées au centre du billard et dont les accidents se combinent avec les carambolages. Les petits saints faisaient carrousse, buvant, fumant, chantant, riant et paraphrasant le cantique de Salomon aux maritornes. Ils étaient en habit de voyage; le froc, relevé par devant jusqu'à la ceinture, laissait voir des calzoneras de drap gris, garnies intérieurement et dans le bas de peau de daim; de fort bonnes bottes remplaçaient les sandales de l'ordre. Ces messieurs changeaient de couvent, j'allais dire de garnison.

Je passai une nuit complètement blanche et fort agitée, ce que je crus devoir attribuer à la transition d'une vie de sybaritisme à une vie de soldat en campagne. Ma pensée eut tout loisir de se reporter en arrière alors, vers ceux que je venais de quitter et que je regrettais. En voyage, la nuit est pour le passé, le jour pour le présent; l'avenir a peu de place, on le repousse, car, ainsi que l'a dit M. Théophile Gautier, « le plaisir est d'aller, non d'arriver. »

J'étais fatigué. Mon cheval m'avait donné beaucoup d'occupation pendant cette journée; c'était un jeune animal, ardent et vigoureux, mais qui paraissait ignorer

totalement qu'il y eût des allures intermédiaires entre le galop et le pas. Je ne pouvais raisonnablement songer à me rendre à Mexico, c'est-à-dire à faire cent cinquante lieues environ, sur une de ces deux allures, et, à défaut du *sobrepaso*, l'amble, que vont tous les chevaux de main au Mexique, je voulus du moins lui inculquer les principes du trot; il en résulta une lutte pénible pour le cavalier comme pour la monture, et sans grand profit pour aucun.

Le lendemain, je me mis en route à l'aube. Mon cheval, ayant un peu perdu de son ardeur, consentit à trotter, mais d'une façon fort déplaisante, sans plus s'allonger que s'il eût été au pas. Les sollicitations de la jambe et des rênes n'aboutissaient qu'à des réactions plus énergiques, au moindre contact de l'éperon il partait au galop.

Sur ces entrefaites, je fis la rencontre d'un garçon de vingt ans, monté sur une mule et pauvrement vêtu. Il venait derrière moi et me rejoignit. Nous liâmes conversation et il m'apprit que j'avais un cheval *campero*, ce qui me laissa aussi instruit qu'auparavant, attendu que j'ignorais la signification de cette expression locale, et que Miguel, c'était le nom de mon interlocuteur, était parfaitement incapable de me fournir la moindre lumière à cet égard; le développement de son intelligence par l'éducation ne lui permettait pas de s'élever jusqu'à l'exégèse.

Miguel était de Zacatecas; il avait accompagné un convoi de mules de charge jusqu'à Guadalajara, en qualité de *mozo*, et s'en retournait chez lui avec un petit denier. Quand il m'eut appris tout cela, il chercha à avoir sa revanche, mais je demeurai boutonné et me contentai de lui dire que j'allais à Mexico. A Mexico! j'étais bien heureux! Il n'avait jamais vu la capitale, lui. Là-dessus il se perdit dans ses réflexions.

« Señor, me dit-il au bout d'un moment, je suis fort étonné qu'un homme de votre qualité voyage sans domestique. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à ces paroles, tout en le regardant d'un air à lui faire baisser les yeux, mais il ne sourcilla point, me développa sa thèse jusqu'au bout, et finalement s'offrit pour remplir ce poste de confiance. Je refusai d'abord; il insista, m'assurant qu'il était avantageusement connu à Zacatecas, où tout le monde me dirait du bien de lui. Comme je ne demandais pas mieux que de me décharger sur quelqu'un des soins de l'écurie, j'engageai cet honnête homme *in partibus*, à condition qu'il me servirait pour sa nourriture et celle de sa bête, dépense que j'évaluais à quatre réaux par jour au maximum. Toutefois, j'ajoutai la promesse d'une gratification de deux piastres au moment de notre séparation, si jusque-là il ne m'avait donné aucun sujet de mécontentement. Ce fut marché conclu, et ma valise passa immédiatement de la croupe de mon cheval sur celle de sa mule.

Je voyageai ce jour-là à travers une belle plaine, fertile, bien arrosée et suffisamment ombragée. De Zapatlanejo à Tepatitlan, où je me rendais, on compte dix à douze lieues.

Tepatitlan est un *pueblo ranchero*; on appelle ainsi les villages habités par des agriculteurs ou des pasteurs qu'un intérêt quelconque pousse à se réunir ainsi au lieu de vivre disséminés dans des *ranchos*. Située sur une éminence au pied de laquelle coule un ruisseau qu'ombragent des cyprès, des saules et des trembles, cette petite ville est riante; la place qui s'étend devant l'église est ornée d'arbres, et de nombreux jardins étalent la verdure des orangers, des zapotes, des anones et des bananiers.

J'étais horriblement fatigué et me retirai de bonne

heure, dans l'espérance de dormir cette nuit-là pour deux. A mon grand désappointement, il n'y avait pas même de lit de camp dans le *cuarto*, mais seulement un banc et une table. Mon séjour à Guadalajara m'avait rendu quelque peu délicat, et je répugnais à coucher par terre, du moins dans une auberge, car en plein air je n'y eusse vu aucun inconvénient. La table étant trop petite pour que je pusse m'y installer, je m'étendis sur le banc qui était fort étroit, mais le sommeil ne vint pas, et cette nuit s'écoula, comme la précédente, dans un état d'agitation et d'ardeur fébrile pour lequel je ne trouvais aucune explication plausible. Enfin, vers le matin, un éclair me traversa l'esprit : je venais de songer aux punaises, les terribles *chinchas* !

J'allumai ma chandelle, je me dépouillai de mes vêtements et commençai une inspection qui me mit bientôt en face d'une armée de ces horribles bêtes; je pense que j'avais emporté toutes celles de Zapotlanejo. Je commençai sur-le-champ un massacre au souvenir duquel mon cœur se soulève encore, et, quand il fut terminé, j'éveillai Miguel; il était trois heures et je voulais me mettre en route.

Mon intention était d'aller coucher à la *Venta de Pejeros*, dépendance de l'hacienda de San-Antonio. On ne compte pas plus de dix lieues de Tepatitlan à la Venta, mais je désirais m'arrêter chemin faisant au pueblo de San-José pour aller reconnaître une pyramide ou montagne factice dans le genre de la pyramide de Cholula, qui se trouve dans le voisinage. On lui donne le nom de *Cerrito de Montezuma*. C'est, selon toutes probabilités, une des pierres milliaires de la migration aztèque, et, à ce titre, un monument curieux.

Nous nous égarâmes dans l'obscurité; peut-être Miguel, qui n'aimait pas les crochets inutiles et se souciait aussi peu de la migration de ses ancêtres que du

sort des vieilles lunes, y aida-t-il un peu. Le jour parut et nous n'avions pas encore rencontré le pueblo de San-José, qui n'est guère qu'à une lieue de Tepatitlan. Il fallut se renseigner, et j'appris, à mon grand désappointement, que j'étais sur le chemin de San-Miguel et non sur celui de la Venta, laissé par nous à gauche. Je tournais le dos au Cerrito et devais renoncer à le voir, à moins d'y consacrer ma journée et de revenir coucher à Tepatitlan. A part ce désagrément, du reste, je ne perdais rien au change, car si la Venta est moins éloignée de Tepatitlan que San-Miguel, elle l'est davantage de San-Juan de los Lagos, où je pensais arriver le lendemain 26.

Je poursuivis donc à travers de vastes plaines d'une nudité dont rien n'approche. Le sol de cette région est une croûte argileuse, rouge comme brique, durcie par la sécheresse et résonnant sous les pas des chevaux qui en pulvérisent la surface; il en résulte une poussière impalpable qui s'envole au moindre souffle, tourbillonne autour du voyageur, s'attache à lui, le pénètre et ne tarde pas à le fondre complètement dans la teinte générale; elle forme au loin sur la plaine comme une sorte de brouillard qui dérobe l'horizon et amortit la lumière. Il règne une chaleur insupportable dans ce désert, dont la physionomie austère a quelque chose de saisissant. Ces terrains sont d'une grande fécondité cependant, quand les pluies les ont humectés.

Je fis halte à midi dans un petit hameau dont le nom m'échappe, au milieu d'une contrée desséchée et rocheuse. Je voulais faire manger mon cheval, qui paraissait accablé et pouvait à peine se soutenir, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter ma propre fatigue. Il refusa le fourrage vert que je lui offris, et je me remis en route, convaincu que le pauvre animal était malade.

Le cheval mexicain est d'excellente race, de taille moyenne, et, bien qu'il y en ait de fort beaux et de très-vites, on peut dire cependant qu'il brille surtout par ses qualités de résistance. Les Mexicains, qui ne sont pas romantiques, préfèrent le fond à la forme, et tel d'entre eux se pavane en plein paseo sur un bidet sans mine qu'il ne donnerait pas pour son pesant d'or et qu'on lui envie. C'est un vieil ami qui lui a rendu et lui rendra encore des services signalés. Il rivalise de vitesse à l'amble avec un trotteur de choix, mais dans un temps donné il le laisse en arrière et continue, sans broncher, bien des jours après que l'autre a demandé grâce. Avec cela, il est sobre et docile, demeure immobile à la place où son maître le laisse jusqu'à ce qu'il vienne l'y reprendre, est habitué à circuler parmi la foule, à entrer dans une maison, dans un cabaret, quand le cavalier veut, sans mettre pied à terre, serrer la main d'un ami, boire un verre de pulque ou allumer sa cigarette. Il vit au grand air, n'exige que peu de soins, n'est étrillé que bien rarement, quand il l'est. Un animal bien constitué, comme l'était le mien, doit faire de quinze à vingt lieues par jour pendant plusieurs semaines, sans fatigue extraordinaire, en ne prenant de nourriture que la nuit. Sa nourriture consiste en un *almud* de maïs en grain et un *manajo*, une botte de *zacate* de maïs. L'*almud* est une mesure de capacité qui représente cinq litres et demi environ.

Mon cheval n'avait pas été surmené; j'avais largement pourvu à sa provende, je ne pouvais donc expliquer que par la maladie son état de faiblesse croissante. Le malheureux trottait sur place, à la lettre, et finit par ne plus pouvoir aller qu'au pas. C'est ainsi que nous arrivâmes, après avoir fait quatorze pénibles lieues, au pueblo de San-Miguel. Ce village est situé au centre d'une région de l'Arabie Pétrée, collines écorchées, roches

craeyeuses, ravins desséchés; pas de gazon, pas de verdure, pas d'ombre.

Ma bonne étoile me guida à la *posada del Refugio*. L'hôte était un homme de cinquante ans, frais et vigoureux, honnête, intelligent, et bon enfant au possible. Don Blas Roblero, c'était son nom, se prit de belle affection pour moi; il me donna la meilleure chambre de sa *posada* et m'invita à souper avec lui. Il était négociant et avait une *tienda* fort bien assortie; de plus, il vendait des grains et du fourrage, et, tout en causant, il me donna des avis qui ne furent pas perdus. Il prit d'abord quelques informations sur mon domestique. Par qui m'avait-il été recommandé? Je lui racontai quand et comment j'avais fait la connaissance du drôle. Le brave homme hocha la tête, fit la moue, considéra mon cheval attentivement, et finit par me demander si j'étais bien sûr qu'il eût mangé la veille.

Quel trait de lumière! La veille, parbleu, j'avais donné de l'argent à Miguel pour aller à la provende pendant que j'étais à souper tranquillement. Après souper, j'étais allé faire un tour à l'écurie en fumant ma cigarette, et j'avais trouvé les animaux se disputant dans la mangeoire quatre grains de maïs. Miguel, avec un air singulier, moitié Gilles, moitié Scapin, et un sourire péniblement imité, m'avait dit :

« Señor, quel appétit ils ont aujourd'hui! *Ave Maria!* Voyez, ils ont tout mangé déjà. *Comen como fuego!* Ils dévorent comme le feu! (Une très-jolie image.)

— Et le *zacate*?

— Le *zacate*, señor, je vais aller le chercher. »

Sur ce j'étais rentré dans mon *cuarto* sans méfiance aucune; mais, au premier mot de don Blas, je venais de comprendre que les animaux n'avaient mangé la veille, selon toutes probabilités, que les glanes des râteliers voisins, l'argent de leur souper s'étant égaré dans la poche

de mon digne serviteur. La mule, mieux traitée peut-être, et plus sobre en tout cas, avait résisté; le cheval avait été malade.

Miguel prit soin lui-même de lever tous les doutes qui auraient pu me rester, en venant me dire un moment après :

« Señor, de aqui p' adelante el almúd de maíz vale doble. »

Hum! ceci me parut une couleur, et je courus à don Blas.

« Que vous disais-je? s'écria celui-ci. Les animaux ne peuvent vivre sans manger; Miguel veut faire ses frais cependant, alors il veut vous faire payer double. »

J'avais affaire à un Ambroise de Lamela au petit pied, et je dus convenir vis-à-vis de moi-même que ma conduite de la veille méritait les qualificatifs les moins flatteurs. Quant à mon vaurien, comme je ne lui avais pas demandé de certificats en le prenant à mon service, je n'avais pas de reproches à lui faire : il fallait le congédier ou le surveiller dorénavant. Je m'en tins à ce dernier parti et m'en trouvai fort bien.

Tout était d'une propreté hollandaise dans la posada del Refugio, et mon hôte m'assura que je n'y trouverais pas une seule punaise. Je pus donc goûter en paix un sommeil dont j'avais grand besoin, après une veille forcée de soixante heures consécutives. Néanmoins, je me trouvai si fatigué, le lendemain, et mon cheval aussi, que je me déterminai à passer la journée là en compagnie du brave don Blas qui, de gré ou de force, me fit faire cinq repas et m'accabla de prévenances et d'amitiés.

J'appris de lui ce que c'était qu'un cheval *campero*. On appelle ainsi, dans les haciendas et les ranchos, des animaux que l'on tient sellés et bridés tout le jour, et que l'on enfourche lorsque l'on veut se transporter rapidement, au galop, dans quelque partie éloignée de la

propriété, à travers champs, *en el campo*, d'où le nom de *campero*. Le galop est donc leur unique allure, et de longues traites ne sont point leur fait. Pour voyager, on a des animaux de *sobrepaso*, qui soutiennent admirablement la fatigue et en épargnent beaucoup au cavalier. L'amble est considéré, dans ces pays où l'on ne voyage qu'à cheval, comme la seule allure raisonnable pour la selle. Les anciens chevaliers, qui ne péchaient pas par effémination, chargeaient sur des destriers, c'est-à-dire des chevaux *camperos*, ils voyageaient et promenaient sur des mules ou des haquenées, des animaux de *sobrepaso*. Ils savaient ce qu'ils faisaient. Nous avons changé tout cela depuis. Nous nous dégoûtons progressivement de l'équitation en nous infligeant le supplice du trotteur, la bête de trait, et, par une inconséquence adorable, nous ne faisons de courses qu'au galop. Ainsi, non contents de nous éreinter sur des chevaux à réactions torturantes, au lieu de développer par le trot la vigueur des animaux reproducteurs, nous les éreintons par les efforts exagérés de la course; aussi le cheval de fond n'existe-t-il plus chez nous. La civilisation moderne n'entend rien au cheval. Il semble qu'elle tende à supprimer cet animal que l'hygiène, autant que le plaisir, recommande impérieusement; elle ne réussira jamais qu'à supprimer son utilité industrielle, et plutôt au ciel que cette époque arrivât bientôt. Le jour où la vapeur, ou tout autre moteur, aura, par son économie et sa puissance, inutilisé le cheval de trait, le jour où le marché ne sera plus épuisé par les achats d'un ministre de la guerre, ce jour-là, à titre d'agrément et au point de vue de l'hygiène, chacun aura, je pense, son cheval de selle, serviteur et ami qui vaut bien le chien.

Don Blas me conseilla de troquer le mien contre un de *sobrepaso*, je ne demandai pas mieux; j'avais eu la fièvre la veille et pensais que le pauvre animal y était

pour beaucoup. Mon hôte, qui était du même avis, s'occupait de cet échange, mais tous les animaux qu'on nous présentait étaient inférieurs au mien, et aucun n'avait des allures franches. Don Blas m'enseignait à me méfier du *paso de memoria*. Le sens de ce mot est facile à définir : le pas de mémoire est quelque chose comme le républicanisme de certains hommes politiques de 1848, comme l'allure libérale de certains candidats avant les élections, ou celle que prennent à l'occasion certaines feuilles officielles ; c'est enfin un mouvement dont on n'a pas l'habitude et que l'on ne peut continuer longtemps. Les chevaux qui n'ont qu'un *paso de memoria* le perdent au bout de quelques heures de marche.

Le soir, don Blas me présentait à tous les *compadres* et *comadres* qu'il avait à San-Miguel, et ils étaient nombreux, car le brave homme était de ceux qui se lient. Le *compadrazgo* est une sorte de compagnonnage affectueux. En principe, on n'était compère et commère qu'après avoir tenu un enfant sur les fonts baptismaux, puis le *compadrazgo* a réuni les parents de l'enfant à ses parrains, et enfin c'est devenu, de proche en proche, un lien d'affection que deux personnes de quelque sexe qu'elles soient peuvent contracter à volonté ; c'est l'amitié organisée, l'*amatelotage* des gens de mer, l'état de *copian* des écoliers. Je reçus partout le meilleur accueil et il ne tint qu'à moi de boire beaucoup ce soir-là ; ce ne fut pas sans peine que je m'en abstins. On causa politique et Dieu sait de quelle couleur ! Tout allait si mal, si mal sous Santa-Anna, excepté au dire de ceux pour qui tout allait très-bien, très-bien !

Avant de me coucher, je songeai à régler mes comptes avec mon hôte, pour ne pas le déranger trop tôt le lendemain matin, mais il ne voulait pas se séparer de moi ainsi et me promit d'être debout avant moi, ce qui ne manqua pas. A l'article des frais nous eûmes une longue

discussion, tout amicale du reste, puisque j'offrais plus qu'il ne demandait. A son compte, je lui devais quatre réaux pour deux nuits d'*apostamiento*, une somme très-modeste pour la nourriture des animaux à laquelle il avait pourvu consciencieusement, et rien de plus. Il n'était pas gargon et ne consentirait jamais à recevoir un *tlaco* pour sa cuisine, que j'avais trouvée excellente ; il m'avait invité de bonne amitié et entendait que j'acceptasse de même, ce que je dus faire à peine de le froisser. Je fus réveillé par lui à trois heures et, pendant que Miguel sellait les bêtes, il m'amena chez lui, où nous attendait le *chocolatito* qu'il avait eu l'attention de faire préparer. Enfin, au moment où j'allais mettre le pied à l'étrier, l'honnête don Blas, auquel je tendais bien affectueusement la main, me prit dans ses bras robustes et m'honora d'un cordial *abrazo*. L'*abrazo* est une accolade que l'on se donne entre hommes, mais entre hommes qui s'estiment seulement, dans les pays espagnols. Le mot implique une action distincte du *beso*, distinction qui existait jadis chez nous aussi entre l'embrassement et le baiser ; je ne sais comment s'est opérée une confusion malencontreuse. Le fait est que les marquis de Molière s'accueillent tout justement comme nos contemporains de la langue d'Espagne. L'*abrazo* est un heureux terme moyen d'expansion amicale entre la froide poignée de main des gens du Nord et le facétieux baiser de nourrice dont les Français se font encore un devoir de se régaler à l'occasion, au grand déplaisir mutuel des parties.

